

ELIO PROVASI

Encore sur l'oubykh d'Evliyā Ćelebi

La langue oubykh, parlée jusqu'à la moitié du XIX^e siècle sur une bande étroite le long de la côte orientale de la Mer Noire, à peu près entre les fleuves Šakhe et Psou¹, aux environs de la ville moderne de Sothci, et qui est employée de nos jours par un nombre très restreint de personnes dans quelques villages d'Anatolie, nous est connue, après les premières descriptions de Dirr² et von Mészáros³, surtout par les travaux de G. Dumézil, qui depuis une cinquantaine d'années nous a donné, dans plusieurs volumes et de très nombreux articles, une description complète de la structure de cette langue et de riches échantillons de sa littérature⁴.

Avant la parution de l'étude de Dirr, la seule description, très som-

¹ Selon UsLAR, les Oubykhs habitaient le territoire qui s'étend depuis la côte, entre les embouchures des rivières Hamyš et Bu, vers l'est, jusqu'à la ligne de partage des eaux où commence le bassin de la Belaja [Šheg'a's'e] (P. K. UsLAR, *Etnografija Kavkaza*, I. *Abvazskij jazyk*, Tiflis 1887, Priloženie 6: «O jazыke Ubyxov» [p. 75-102], p. 75).

² A. M. Dirr, «Die Sprache der Ubychen», *Caucasica* 4 (1927), 65-144; 5 (1928), 1-54.

³ J. von Mészáros, *Die Päkhy-Sprache* (Studies in Ancient Oriental Civilization, 9), Budapest-Chicago 1934.

⁴ Cf., entre autres, G. Dumézil, *La langue des Oubykhs* (Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris, XXXV), Paris 1931; id., *Contes et légendes des Oubykhs* (Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, LX), Paris 1957; id., *Études Oubykhs* (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut Français d'Archéologie d'Istanbul, VII), Paris 1959; id., *Documents anatoliens sur les langues et les traditions du Caucase*, I (Bibliothèque archéologique et historique de l'Institut Français d'Archéologie d'Istanbul, IX), Paris 1960; id., *Documents anatoliens... II: Textes Oubykhs* (Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, LXV), Paris 1962; id., *Documents anatoliens... III: Nouvelles études Oubykhs* (Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, LXXI), Paris 1965; G. Dumézil et T. Eseng, *Le verbe oubykh, études descriptives et comparatives* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouv. série, I), Paris 1975. Pour le lexique on a le très utile dictionnaire de Vogt (avec un chapitre sur la phonologie et de nouveaux textes): H. Vogt, *Dictionnaire de la langue oubykh* (Instituttet for sammenlignende kulturforskning, série B: Skrifter, LII), Oslo 1963.

maire, qu'on avait de l'oubykh était celle qu'UsLAR avait publiée comme appendice à sa grammaire abkhaz⁵, et qui se basait sur une enquête d'une seule semaine, conduite dans des circonstances difficiles.

Toutefois le premier à avoir noté, bien avant UsLAR, des matériaux linguistiques oubykh est Evliyā Ćelebi, le célèbre voyageur turc du XVII^e siècle qui nous a consigné dans son *Seyāhatnāme* de courtes listes de mots et quelques phrases dans plusieurs langues parlées dans les pays qu'il traversa au cours de ses pérégrinations, en particulier dans le Caucase⁶. Ces notations du voyageur turc, qui témoignent un intérêt ethnolinguistique assez exceptionnel à son époque, constituent un document précieux de ces langues, telles qu'elles étaient parlées il y a trois cents ans.

Les spécimens linguistiques caucasiques d'Evliyā Ćelebi ont été étudiés en 1934 par R. Bleichsteiner qui a examiné, dans un article paru dans la revue *Caucasica*⁷, les éléments linguistiques qu'Evliyā cite dans les langues géorgienne, mingrelie, abkhaz, oubykh et tcherkesse. Les interprétations données par Bleichsteiner sont dans leur ensemble assez correctes, surtout si l'on tient compte du fait qu'à l'époque à laquelle il a écrit son article ces langues, et l'oubykh en particulier, étaient encore imparfaitement connues.

Dans un article récemment paru⁸, G. Dumézil a repris l'étude des matériaux oubykh d'Evliyā Ćelebi en améliorant de beaucoup les interprétations de Bleichsteiner, et en corrigeant quelques erreurs de ce dernier.

Comme le soulignent aussi bien Bleichsteiner⁹ que Dumézil¹⁰, les notations d'E. Ć. sont extraordinairement bonnes. Elles reflètent assez fidèlement la phonétique de la langue, compte tenu de l'inadéquation de l'alphabet arabe quand on l'applique à la transcription d'une langue comme l'oubykh, qui possède 82 phonèmes consonantiques¹¹. Ceci a permis aux deux savants une reconstitution précise de ces matériaux.

Cependant, Bleichsteiner s'était appuyé dans son étude principalement

⁵ V. la note I ci-dessus.

⁶ C'est une curieuse coïncidence que la mère d'Evliyā fût d'origine caucasienne, plus précisément Abaza. Elle avait été conduite à Istanbul par le père de Melek Ahmed Paša et présentée, avec d'autres jeunes filles, au saray, où elle avait été donnée comme épouse à Mehmed Zilli, père d'E. (cf. *Seyāhatnāme*, vol. VI, p. 141). De toute façon, il est peu probable qu'Evliyā ait connu une quelconque langue caucasique avant d'entreprendre ses voyages.

⁷ «Die kaukasische Sprachproben in Evliya Ćelebi's Seyahetname», *Caucasica* 11 (1934), 84-126 (cité dorénavant comme «Bl.»).

⁸ G. Dumézil, «L'oubykh d'Evliya Ćelebi», *JA* 266 (1968), 57-66 (cité «Dum.»).

⁹ Article cité, p. 85.

¹⁰ «L'oubykh d'Evliya Ćelebi», cit., p. 66.

¹¹ V. le tableau des phonèmes dans H. Vogt, *op. cit.*, p. 13.

sur l'édition imprimée du *Seyāhatnâme*, parue à Istanbul à partir de 1314 H. [1896-97 apr. J.-C.]¹², intégrée par la traduction de von Hammer, publiée à Londres vers le milieu du siècle dernier¹³. Or, l'on sait que cette édition non seulement altère ou omet de nombreux passages du texte, mais, à cause de fréquentes fautes d'impression, elle ajoute d'autres erreurs à celles qui se sont accumulées pendant la transmission du texte manuscrit¹⁴.

C'est dans le but de remonter à une rédaction plus correcte des matériaux linguistiques caucasiens d'E. Č. que j'avais entrepris en 1974 l'examen des manuscrits du *Seyāhatnâme* conservés à Istanbul. Faute de temps, j'ai pu examiner à loisir un seul manuscrit de la Bibliothèque du Topkapı Sarayı. Il s'agit du manuscrit no. 304 du Bağdat Köşkü¹⁵, qui contient les deux premiers volumes de l'ouvrage. Au premier coup d'oeil le manuscrit se révèle meilleur que le texte imprimé; non seulement la graphie des consonnes est dans son ensemble plus correcte (tout en confirmant ainsi plusieurs des émendations proposées par Bleichsteiner et Dumézil), mais les mots et les phrases oubykh sont pourvus de signes pour les voyelles, avec un remarquable souci d'en saisir la prononciation. En outre, ce qui est plus important, le manuscrit contient cinq phrases qui manquent dans le texte imprimé, à savoir celles qui constituent les deux premières lignes du recto de la feuille 259, et qui pour un motif ou un autre ont échappé à l'éditeur de 1896. Ces phrases, dont Bleichsteiner n'a donc pas pu prendre connaissance, portent à quarante-trois le nombre des éléments de vocabulaire et de phraséologie oubykh qu'Evliyā nous a transmis.

Dans le manuscrit, en caractères *nesih* soignés, les matériaux oubykh, écrits en noir, sont présentés avec traduction turque interlinéaire à l'encre rouge, partiellement pourvue, elle aussi, de voyelles. Le tout occupe les lignes 26-36 du verso de la feuille 258 et continue aux deux premières lignes du recto de la feuille 259. On trouvera ci-dessous le texte du manuscrit, dans sa disposition originelle, avec le numérotage des mots et phrases ajouté entre crochets. J'y fais suivre quelques notes, qui ne visent pas à être une correction, mais plutôt un complément à l'étude récente de Dumézil. Il faut d'ailleurs souligner que la tâche de ceux qui étudient dans

¹² Evliyā Čelebi Mehmed Zillî ibn-i Dervîş, *Evliyā Čelebi seyāhatnâmesi*, II, tâbi'i: Ahmed Ğevdet, Der-Sa'âdetde, «İqdâm» matba'ast, 1314 (les matériaux oubykh se trouvent à la page 110).

¹³ J. v. Hammer, *Narrative of Travels in Europe, Asia and Africa... by Evliya Effendi*, London 1846-1850.

¹⁴ V. aussi l'article «Ewliya Čelebi» de J. H. Mordtmann (et H. W. Duda) dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, nouv. éd., t. II: C-G, Leyde-Paris 1965, (p. 736-738), p. 737.

¹⁵ Pour la description du manuscrit, v. Fehmi Edhem Karatay, *Topkapı Sarayı Müzesi Kütüphanesi Türkçe Yazmalar Kataloğu*, I (Topkapı Sarayı Müzesi Yayınları, 11), Istanbul 1961, p. 456.

quelque but que ce soit cette mine de renseignements qu'est le texte d'Evliyā Čelebi sera énormément facilitée lorsqu'on pourra disposer d'une édition critique complète du *Seyāhatnâme*.

[f. 258 v.]

[İsân meşâhe ânâo] [I. 26]

وَه	لُوقَا	شَه	عَلِي	أَشُو	قُودُنْ	إِبِلِي	لُوغَا	إِبِلِي	رَزْ	وَهُزُو	تَوَارُو
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12

[I. 29]

[I. 30]

[I. 31]

[I. 32]

[I. 33]

[I. 34]

[I. 35]

[I. 36]

[I. 37]

[I. 38]

[I. 39]

[I. 40]

[I. 41]

[I. 42]

[I. 43]

[f. 259 r.]

[I. 1]

[I. 2]

[I. 3]

[I. 4]

Si l'on examine d'abord la façon dont Evliyā transcrit les voyelles des mots oubykh, on peut faire les observations suivantes.

La voyelle ouverte /a/ en position finale de mot est rendue en général par <'h>, ce qui est l'orthographe turque habituelle de -e ou -a final: <'w'h> (à corriger en <'z'h>) za «un» [1], <'l'q'h> laq'a «pierre» [22], <'w'y'h> wayk'a «viens!» [23], <'wmk'h> wamk'a «ne va pas!» [26], <'s'l'g'h> s-faya «chez moi» [32], <'w'č'y'l'h> wáčayla «voler de nouveau

¹⁶ Sic, pour 12.

complètement » [37], <ʒ^qm^h> *za-g^oama* « une vache » [41]. Quelquefois la *faḥa* manque, et la seule marque de la voyelle est constituée par la mater lectionis (h): <šh> *ša* « trois » [3], <gh> *ḡa* « viande » [14], <fh> *fa-* « fromage » [16], <hh> *x'a* « poire » [18], <wlykh> *wāyk^od* « viens! » [32]. Deux fois, après consonne uvulaire labialisée, le /a/ final est noté <ʔ>, ce qui est peut-être une indication du timbre postérieur [a] qu'il prend dans cette position 17: <ʔ^{wq}> *t'q^oa* « deux » [2], <ʔ^{wg}> *ḡa* « huit » [8]. A l'intérieur des mots aussi bien /a/ que /aj/ (a de timbre stable selon Dumézil, a: long selon Vogt) 18 sont notés <ʔ>: <1^{hm}q> *lax^o-maq^o* « figure » [20], <1^{qh}> *laq^od* « pierre » [22], <ʔ^{wʔ}s> *wat^ods* « assieds-toi! » [24], <s^bwykn> *saba wāyk^odn* « pourquoi tu viens » [28], <sq^g> *-sq^oay* « j'ai » [29], <ʒⁿn^os^y> *za-nāyns^o* « un jeune homme » [31], <ʒ^gḡ^ow^od> *-ʒ^oḡ^owāy^ot* « nous avons trouvé » [35], <š^kn^owḡ> *š^o(ə)k^odnō* « allons » [37], <ʒ^qm^h> *za-g^oama* « une vache » [41]. Quelquefois on a <ʔh> à l'intérieur comme à la finale: <ʔ^{wd}ht^w> *wādar^oə* « lève-toil » [25], <ʒ^{bh}hd^w> *za-px^oādək^o* « une jeune fille » [30, 31], <š^khn^w> *š^o(ə)k^odnō* « allons » [33]; une fois on a <ʔ>: <š^lḡ^h> *s-fāya* « chez moi » [32]. En position initiale /a/ est noté une fois par <ʔ> (<ʔ^{sh}w> *š-š^oḡ* « la châtaigne » [21]) et une fois par <ʔā> (<ʔāšḡ^od> *aš^ofāy^ot* 19 « nous l'avons mangé » [35]); il s'agit dans le premier cas de l'article défini, dans le deuxième du préfixe pronominal de la 3^e personne.

La voyelle fermée /a/ en position finale (sauf quand elle se trouve dans un entourage phonétique labial) est notée en général <ʔ> (une fois simplement <y>): <ʔ^{pl}y> *blā* « sept » [7], <ʔ^{pg}y> *by^oə* « neuf » [9], <b^zy> *bza* « eau » [15], <ʔ^{lpy}> *p^oḡə* « quatre » [4]. Mais on a <ʔw> quand elle est précédée par la semi-voyelle labiale /w/ ou par une consonne labialisée: <ʔ^ww> *māšə* « raisin » [19], <ʔ^wwd^{ht}w> *wādar^oə* « lève-toil » [25] 20. À l'intérieur, /a/ est noté <ʔ> dans un entourage consonantique neutre (ni palatal ni labial): <1^{hm}m^q> *lax^o-maq^o* « figure » [20], <1^mt> <ə> *lamāḡ* « il n'y a pas » [31]. En effet dans cette position la réalisation de /a/ se rapproche d'une voyelle moyenne mixte d'arrière, plus ouverte et relâchée que le *t* turc, ce qui explique le choix d'un graphème de type *a* 21. On a <ʔ> aussi dans <wlykh> 22 *wāyk^od* « viens! » [23], où l'influence de /w/ et celle de /y/ se contrebalancent. Ailleurs, on trouve <ʔ> quand une consonne

17 Tandis que le timbre normal de /a/ à la finale est plutôt antérieur ([æ]), V. H. Vogt, *op. cit.*, p. 23.

18 Vogt, *op. cit.*, p. 26-28.

19 Le même mot est écrit moins correctement <ʔḡ^gd> au no. 43.

20 On a exceptionnellement <ʔ> dans <ʒw^s> *ʒ^oə* « dix » [10].

21 Cf. aussi Vogt, *op. cit.*, p. 24.

22 Mais <wlykh> au no. 32.

labialisée précède ou suit /a/: <ʔ^ww> *māšə* « raisin » [19], <ʒ^{bh}hd^w> *wāw^oq^o* *za-px^oādək^o* « emmène une jeune fille » [30], <ʒ^qm^h> *za-g^oama* « une vache » [41]; le groupe initial /waj/ (phonétiquement [ʔu]) est noté <ʔw>: <ʔ^ww>: <ʔ^wwt^s> *wāw^ods* « assieds-toi! » [24], <ʔ^wwd^{ht}w> *wādar^oə* « lève-toil » [25], <ʔ^wwmk^h> *wāmk^od* « ne va pas! » [26]. On a <ʔ>, d'autre part, devant /y/ (avec ou sans notation explicite de la semi-voyelle), comme dans <ʔy^kw^h> *šayk^oə* « que je vienne! » [27], <(ʔ^ww)ʒ^gḡ^ow^od> <ʔ^wo> *ʒ^oḡ^owāy^ot* « nous avons trouvé (du cochon) » [35], <ʔāšḡ^od> *aš^ofāy^ot* 23 « nous l'avons mangé » [35], et aussi à proximité d'une consonne palatale ou apicale haute (série /š/): <š^kn^owḡ> *š^o(ə)k^odnō* « allons » [37], <w^lēy^lh> *wācāy^ola* « voler de nouveau complètement » [37].

On trouve dans le corpus quatre formes de futur immédiat à suffixe -ō. Dans deux d'entre elles (qui sont en réalité deux transcriptions du même mot) ce suffixe est rendu, d'une façon assez inattendue, <ʔwḡ> (<ʔw> dans le texte imprimé): <š^khn^w> [33] et <š^kn^owḡ> [37] *š^o(ə)k^odnō* « allons ». Dans les deux autres formes ce même suffixe est noté <ʔw^h> ou <w^h>: <ʔy^kw^h> *šayk^oə* « que je vienne! » [27], <ʔ^wkw^h> *šak^oə* « que j'aïlle! » [29]. On sait que le suffixe -ō du futur immédiat représente une forme contractée de **-aw* qui réapparaît au passé du futur *-awāy^ot* 24; on pourrait se demander si à l'époque où Evliyā nota ces matériaux, le suffixe du futur immédiat n'était pas encore monophongué, ou du moins s'il y avait fluctuation dans la prononciation entre -ō et -aw.

On peut maintenant examiner de plus près quelques unes des notations du manuscrit et les différences entre celui-ci et le texte imprimé 25.

- No. 3. Le texte imprimé a <škh>, qui est interprété par Bl. comme *ša-g^oə* « 3 aissi » ou **ša.k^oa* « trois fois »; Dum. accepte la première des deux explications. En réalité le manuscrit a <šh>, qu'on peut lire tout simplement comme *ša* « 3 », ce qui correspond aussi à la forme des autres noms de nombre cités, qui n'ont pas de suffixe. La forme <škh>, tout comme « sitte » (c'est-à-dire <sth>) de von Hammer, repose donc sur une lecture fautive.

- No. 5. Ms. <ʔḡw>, impr. <ʔḡw>.

- No. 7. Ms. <ʔ^{pl}y>, impr. <ʔ^{lpy}> (et non pas <ʔ^{ply}>, qui est une correction de Bl.).

23 On pourrait penser que dans ces cas de formes verbales de prétérit terminées en <ʔd>, sans notation du /y/ (le groupe /aj/, phonétiquement [i:] est noté en général <ʔy> par Evliyā), il s'agit en réalité de formes anciennes de prétérit en -t', qui survivent dans la langue moderne dans la tournure *da-...t'ə.n* (~ *dya-...t'ə.n*) « quand... » (cf. Dum. p. 64), p. ex.: *da.q.n.t'ə.n* « quand il dit », *dya.s.t'ə.n* « quand il fut ».

24 Vogt, *op. cit.*, p. 26 et 155.

25 Je laisse de côté les différences qui ne portent que sur la présence des signes vocaliques sans toucher aux consonnes.

- No. 16. <fh>, oub. *fač*²⁶ « fromage ». L'hypothèse de Dum., selon laquelle *fač*²⁶ serait un composé d'un ancien **fa* « fromage » et de -*č*²⁷ « morceau » est confirmée par l'existence du doublet *fač*²⁶*abzā* ~ *fabzā* « jus de fromage »²⁶ (cf. *bzā* « eau, jus »).

- No. 17. Ms. <čhwäh>, impr. <čhw'h>.

- No. 19. Ms. <m^osw^ow> (*māš*²⁸ « raisin »), ce qui confirme la correction du *š* final en *š*, proposée par Dum., dans la forme <mswd> du texte imprimé.

- No. 28. Impr. <sbrykn>, ms. <š^bwykn> (*saba wəyk'ān* « pourquoi tu viens »). Cela confirme la correction de *š* en *š*, faite par Bl.

- No. 29. La correction de *š* en *š*, faite par Bl. en s'appuyant sur von Hammer dans le dernier mot de la phrase, qui est <slwh> dans le texte imprimé, est confirmée par le manuscrit qui a <š^kw'h> (*(š)k'ō* « que je m'en aille »).

- No. 30 (Bl. 37). La phrase, qui manque dans le texte imprimé, est citée par Bl. d'après von Hammer, tout en corrigeant <znğhdkw> en <zphhdkw>. Le manuscrit, avec <z^bh^od^ow^ow>, présente une variante plus correcte de cette phrase que Bl. et Dum. lisent *za-px'ādak^o wā* « emmène une jeune fille ». On s'attendrait toutefois à ce que le phonème /k^o/ soit transcrit par *š*; le *š* qu'on trouve ici est dû probablement au fait que /k^o/, labialisé et partant assez postérieur, rappelle à une oreille turque plutôt le son noté dans cette langue *š* (et qui n'est pas, comme en arabe, une occlusive uvulaire), que l'occlusive palatalisée qu'on écrit avec *š*.²⁷ Selon Bl. il manque dans le texte le verbe *wā* qui équivaldrait à *getir*²⁸ de la traduction turque; il me semble pourtant que l'impératif *wā* « emmène » soit représenté par le groupe final <w> du manuscrit.

- No. 31 (Bl. 38). Oub. *nāynš^o* « jeune homme » est bien noté dans le texte manuscrit par <n^oš^oy>, où <š> est écrit avec un long trait au lieu de la forme *š*, ce qui est usuel dans les manuscrits. La traduction turque de cette phrase, que Bl. traduit « ich fand kein Mädel, aber einen Burschen », est en réalité dans le texte *qiz bulnadim annā bir oğlan getirdim* « je n'ai pas trouvé de jeune fille, mais j'ai amené un jeune homme ». Le deuxième verbe manque dans la traduction allemande de Bl. En supposant que la version turque soit correcte, il faudrait chercher dans <w^oh^od> un équivalent du turc *getirdim*. Il me paraît difficile que ceci puisse représenter -*ğ'ayt* « c'était », comme le croit Dum. Bl. interprétait <w^oh^od> comme un impératif tiré de la racine *x^oada* « acheter »: *wā.x^oadā* « achète-

²⁶ Vogt, *op. cit.*, p. 118.

²⁷ C'est avec ce dernier graphème, en effet, qu'E.Č. note le /k^o/ (palatalisé) de la racine oub. *k^oa* « aller, se déplacer » aux nos. 23, 26, 27, 28, 29, 32, 33, 37, 38, 39.

²⁸ Ou plutôt *gōtir*, comme le fait noter Dum.

le », ce qui donne toutefois une tournure étrange à la phrase, comme Dum. observe avec raison. Si l'on ne veut pas suivre l'interprétation de Bl., qui constitue une sorte de *lectio facilior* n'exigeant pas de correction du texte, on pourrait lire le dernier mot, en s'appuyant sur la version turque, comme *a.z.y^odāwā.yt* « je l'ai trouvé ». Cela comporte la correction de *š* en *š* et *š* en *š*, sans tenir compte de la notation très défectueuse du groupe -*awāy*-²⁹.

- No. 33 (Bl. 31). *š'(š)k'ānō* « allons » est écrit avec un 'ayn final dans le texte imprimé (<skhw>), tandis que le manuscrit a dans cette position un *ğayn* (<š^kh^owğ>). Les deux graphies sont également peu justifiées du point de vue phonétique, et il est difficile de décider quelle est la version originale. Le deuxième mot est écrit (les voyelles mises à part) <swkh> dans le manuscrit aussi; il faudrait donc, pour obtenir un sens acceptable, accueillir la correction de *š* en *š*, faite par Dum., qui lit (avec quelque hésitation) *šā-dak^oa* « vers moi ».

- No. 34 (Bl. 32). Le manuscrit a <š^zh^owd> avec *š*, contre le texte imprimé qui porte <srhwd> avec *š*. Cela confirmerait l'hypothèse de Bl., qui voyait dans ce mot une forme verbale de 2^e personne du pluriel (tandis que sa proposition d'une forme conjuguée du suffixe possessif -*x* reste inacceptable pour les raisons exposées par Dum.). Une autre différence importante entre manuscrit et texte imprimé est constituée par le fait que dans le premier il y a un signe de *medde* sur le *elif* du deuxième mot de la traduction turque de cette phrase. Il faut donc lire, en admettant qu'il ne s'agit pas d'une erreur du copiste, *ne avladıyız* « qu'avez-vous chassé? » au lieu de *ne oldıyuz* « qu'êtes-vous devenus? ». Il me semble difficile qu'on puisse avoir ici le verbe *oubykh š^ozā'a* « chasser », même en corrigeant *č* en *ç*. On pourrait voir ici une forme de la racine *y^oaw* « trouver » (écrite avec <hw>, tandis qu'on a plus correctement <ğw> au no. 35); le sens de la question s'accorderait mieux ainsi avec la réponse qui suit (no. 35: *š^oa š^oy^odāwāyt aš'fāyt* « nous avons trouvé du cochon, nous l'avons mangé »), tout en ne s'écartant pas trop de la traduction turque. Je proposerais donc de lire **sa-z^oy^odāwā.yt* « qu'avez-vous trouvé? » ou bien, en supposant qu'aussi bien le manuscrit que le texte imprimé soient fautifs sur ce point, et qu'il faille corriger *š* de l'un et *š* de l'autre en *š*, *sa-w^oy^odāwā.yt* « qu'as-tu trouvé? ». La deuxième forme, quoiqu'elle exige une correction des deux textes, a l'avantage d'être grammaticalement tout-à-fait correcte (abstraction faite de l'usage presque exclusif du prétérit en -*yit* au lieu de celui en -*qā*, usuel dans la langue moderne, qu'on retrouve

²⁹ Il y a toujours la possibilité qu'il s'agisse d'un prétérit ancien en -*t* (**a.z.y^odāwāt*); v. la note 23 ci-dessus.

tout au long de ces matériaux). La première forme n'est pas acceptable du point de vue de la langue actuelle, parce que le préfixe pronominal de la 2^e personne du pluriel (contrairement, p. ex., à celui de la 1^{re} pers. pl.) entraîne la forme plurielle du verbe quelle que soit sa fonction³⁰, tandis qu'en règle générale les suffixes pluralisateurs sont exigés par un participant pluriel seulement quand il est sujet d'un verbe intransitif ou patient d'un transitif. Il faudrait donc ici l'allomorphe pluriel *-y-l* du suffixe de prétérit *-y'*³¹. Cette règle, toutefois, n'a pas été peut-être toujours aussi stricte en ce qui concerne la 2^e pers. pl.

- No. 36 (Bl. 34). La traduction turque de cette phrase, aussi bien dans le manuscrit que dans le texte imprimé, est différente de celle que donne Bl. (*domuzumuz-mu yedi* « hat er unser Schwein gegessen? »). Dans le manuscrit on a <dwmwz smzy 'ydy>, qui ne donne pas de sens. L'éditeur du texte corrige en <twmwz smzmy 'ydy> *domuz semiz-mi idi* « est-ce que le cochon était gras? » Puisque toutefois on ne peut pas reconnaître dans la phrase oubykh un mot qui corresponde au turc *semiz*³², il faut supposer que la traduction turque est inexacte. Il ne reste donc qu'à s'en tenir à l'interprétation de Dum., qui lit *awfamâi s'a-x'd* « tu ne mangeras pas notre cochon ».

- No. 38 (Bl. 36). Le manuscrit porte <š'k'hg'd'd>, version moins correcte que <škhgdh> du texte imprimé, si l'on accepte l'interprétation *mak'a s'k' aq'ana(-y)* « où êtes-vous allés? » de Dum.

- No. 39. <ârd' h's š'k'h'dd>, traduit par E. Č. *Ard vilâyetine gitdik* « nous sommes allés au pays d'Ard ». <š'k'h'dd>, qui correspond au turc *gıtdik*, pourrait être corrigé, comme le fait Dum. pour le numéro précédent, en <škhgnh>, et lu, avec le préfixe pronominal *s'a-* de la 1^{re} pers. pl., *s'(a).k'a.q'd.n(a)*³³ « nous sommes allés ». Il est toutefois difficile de donner à ce qui précède un sens qui puisse se rapprocher du *vilâyet* de la traduction turque. « Pays » se dit en oub. *s'ablâ*, qui n'est certainement pas possible ici. On peut admettre que la traduction turque est inexacte, et qu'il s'agit en réalité d'une question. <h's> peut être interprété (avec la

³⁰ Cf. G. Dumézil, *Documents anatoliens...*, I, cit., p. 14, et Vogt, *op. cit.*, p. 179.

³¹ On pourrait aussi envisager une correction du *s* final en *j*, qui n'est pas impossible.

³² Il me paraît bien improbable, même en corrigeant * en *z*, que <'szq'm'd> puisse représenter **a.s'aq'a.y'* « c'était la graisse », d'une part parce que *s'aq'd*, d'après Vogt (*op. cit.*, p. 179), ne s'applique qu'à la graisse végétale, et d'autre part parce que le mot *semiz* de la traduction turque supposerait un adjectif.

³³ Le suffixe du pluriel *-na* prend généralement la forme *-n* quand il se trouve en position finale.

correction de *z* en *ž*) par la postposition *-ya*, qui a en général un sens locatif, mais peut acquérir une valeur d'allatif ou d'ablatif avec les verbes signifiant « aller » ou « venir »³⁴, suivie par la particule interrogative enclitique *-s* (correspondant au turc *mi*), qui est employée quand la phrase ne comporte pas de pronom ou d'adverbe interrogatif. Dans ce cas, le <š> initial de la forme verbale représente le préfixe pronominal de la 2^e pers. pl. *s'a-*, comme au no. 38. On doit donc lire *ard-ya-s s'(a).k'a.q'd.n(a)* « êtes-vous allés à Ard? ».

- No. 40. <s'y'wz'l š'w>, turc *ne getirdiyiz* « qu'avez-vous apporté? » <š'w> est certainement le pronom interrogatif neutre *sa* « quoi? ». <š'w> représente peut-être la particule interrogative enclitique *-s'ay*, employée dans les questions pressantes (cf. *mq-sk''d-s'ay* « où irai-je [donc]? »). La forme verbale est construite sur le thème *yâ.wâ* « apporter », dérivé de la racine *wâ* « porter, emporter » avec le préverbe *yâ-* qui marque le mouvement vers celui qui parle. Puisque d'après la traduction turque il s'agit d'une forme de 2^e pers. pl., elle doit contenir le préfixe pronominal *s'* (ici *z'*, devant racine à consonne initiale sonore). Le groupe <'wz> note la sifflante labialisée *z'* suivie de la semi-voyelle *w*, avec anticipation de l'articulation labiale, à moins qu'il faille supposer une inversion du groupe *zj* en *žj*, et admettre le premier comme plus correct. De toute façon, cette phrase peut être lue *sa-y.z'.wâ.y-l-s'a(y)* « qu'avez-vous apporté? » On a ici un nouvel exemple d'emploi du prétérit simple en *-y'* (allomorphe pluriel *-y-l*), peu usité aujourd'hui.

- No. 41. <ž'q'm'h 'žw'd>, turc *bir siğir getirdik* « nous avons amené une vache ». Deux des trois points diacritiques du <ž'> initial sont superflus: il faut corriger en <ž'>, qui représente le numéral et article indéfini *za-* « un ». La consonne initiale du mot suivant (*g'a'na* « vache ») est notée par <q>; on a ici un phénomène semblable à celui qu'on a déjà observé au no. 30, où l'occlusive vélaire labialisée et glottalisée /k'/ est rendue de la même façon. La forme verbale, dont le thème est *yâ.wâ* comme au numéro précédent, contient cette fois-ci le préfixe pronominal de 1^{re} pers. pl. *s'-* (*ž'*). L'allomorphe du suffixe de prétérit est ici régulièrement *-y'*, en accord avec le patient singulier, tandis qu'au no. 40 on a l'allomorphe pluriel *-y-l*, exigé par le préfixe pronominal de 2^e pers. pl. Il faut donc lire *za-g'a'na (a.)y.ž'.wâ.y'*, qui équivaut littéralement à la traduction turque.

- No. 42. <š'y'wž'd'l>, turc *neylediyiz* « qu'avez-vous fait? » L'élément initial ne présente pas de problèmes: avec la correction de *š* en *s* il représente évidemment l'élément interrogatif *sa-* « quoi? » Le verbe qui

³⁴ Cf. Dumézil, *La langue des Oubykhs*, cit., p. 30.

suit semble être assez altéré. Le thème qui signifie « faire » est en oub. $y\grave{a}.š'$; il faudrait ici le préfixe pronominal de la 2^e pers. pl. s^o- , dont la labialisation est notée par <w>. On s'explique mal, toutefois, pourquoi le groupe constitué par les deux consonnes sourdes s^o (préfixe pronominal) et $š'$ (racine) est noté par \dot{z} . Même si les deux consonnes en succession immédiate ont été perçues par E. Ć. comme une seule (longue?), on s'attendrait ici plutôt à une notation par la sourde \dot{z} . Le \dot{z} peut être corrigé en \dot{z} , comme le fait Dum. pour le no. 38, et <1> représente certainement l'allomorphe pluriel $-y\lambda$ du suffixe de prétérit, exigé comme au no. 40 par le préfixe de 2^e pers. pl. La forme verbale peut être interprétée comme un imparfait (avec l'indice de pluriel a après la racine): $sa-y.s^o.š'.a.n\grave{a}.y\lambda$ « que faisiez-vous? » Telle quelle est, la phrase est incomplète; il faudrait encore la particule interrogative enclitique $-y$.

- No. 43. <¹šg'd>, turc *yedik* « nous (l')avons mangé(e) ». Il s'agit évidemment de $aš'f\grave{a}y'$ avec la correction de \dot{z} en \dot{z} comme au no. 35.